

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 46 (1917)
Heft: 20

Artikel: Impressions de rentrée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1038933>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

ET DE LA SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS DU CORPS ENSEIGNANT

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. ; par la poste : 20 ct. en plus. — Pour l'étranger 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct. Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le Dr Julien Favre, professeur à l'École normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

Le *Bulletin pédagogique* paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où il ne paraît qu'une fois.

SOMMAIRE. — Impressions de rentrée. — Notre enseignement de la grammaire et les moyens d'assurer le succès de la méthode (suite). — Faiblesse de nos élèves en rédaction (suite et fin). — Billet de l'instituteur. — Le Musée pédagogique (suite). — Histoire, sciences naturelles et gymnastique. — Echos de la presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire.

Impressions de rentrée ¹

Lorsque l'automne suspend ses premières brumes sur la Sarine, quand les roses d'arrière-saison épanouissent leur dernier sourire dans les jardins pour moi si familiers de l'avenue de Rome, le moment est venu de reprendre mes courses journalières vers l'école. L'énorme façade gris défraîchi du Pensionnat, monstrueux édifice XVIII^{me} siècle, dont les Jésuites ont enlaidi notre gracieuse cité médiévale, n'offre aucune des séductions dont on aime à enjoliver nos modernes

¹ L'abondance des matières a retardé l'insertion de cet article.

palais scolaires. Ajoutez à cela la peu séduisante perspective d'escalader trois fois le jour une série de 104 marches d'escaliers bruyants, poussiéreux, malaisés et vous admettez facilement que j'attendais sans impatience la fin des vacances. La salle de classe morne, triste, peu éclairée malgré son élévation, voisine avec le ciel dont elle n'est séparée que par des combles immenses, capables de loger le bois de toute une forêt. Pour qui a tant soit peu la manie des amplifications, il peut être intéressant de savoir ce que représente la montée souvent répétée de 104 degrés d'escaliers. Fervent adepte de la méthode d'intuition, j'ai trouvé là les données d'un problème qui fut assez prestement résolu par un de mes meilleurs élèves. Le subtil bonhomme a bien voulu m'apprendre que je faisais cinq fois l'an l'ascension du Mont-Blanc en additionnant mes grimpées quotidiennes. En dix ans, je me suis élevé de 210 kilomètres ; j'ai donc franchi quatre fois l'épaisseur de l'espace atmosphérique. Ce n'est pas encore le voyage à la lune, mais je suis en bon chemin. C'est mon échelle de Jacob ; j'espère qu'un jour elle me conduira jusqu'au Ciel. En attendant, vivant sur les hauteurs, je suis heureux d'être isolé des bas-fonds de ce monde. Nonobstant mon humble condition et la modestie de mes fonctions, j'éprouve une véritable fierté d'humoriste en songeant que j'occupe une des plus hautes situations de la capitale. Cela me console des petites ambitions déçues, semées dans le sillage de mes vingt-cinq ans de vie active. Autre chose encore embellit mon séjour dans ces hautes altitudes : le panorama merveilleux qui entre par mes fenêtres. Par-dessus la tour de Saint-Nicolas, mon rayon visuel s'étend jusqu'aux hauteurs boisées qui couronnent le village de Dirlaret. Dans la direction du sud-ouest, je vois briller le chalet hospitalier du Gros Moléson et derrière la Dent du Midi le Mont-Blanc montre le bout de son nez frileux. J'ai toujours aimé les spectacles de la nature. J'affectionne en particulier les violentes convulsions de l'atmosphère. En ma qualité de proche voisin de la région tourmentée des nuages, je suis parfois servi à souhait. Par les mauvais temps d'équinoxe, la pluie cingle mes vitres et le vent fait trépider mes fenêtres. Souvent la tempête fait rage au dehors, en même temps qu'elle sévit au dedans. Pauvres élèves !

Etre l'instituteur le plus haut perché du canton, cela peut séduire quelques rares amateurs ; je serais du nombre et sans restriction, si le confort n'était pas en raison inverse de l'élévation. Sans ce désagrément, veuillez croire que je ne vous porterais point envie, heureux collègues de la campagne qui habitez des édifices où l'aisance et la propreté

s'allient à la grâce architecturale. Vous et vos élèves avez chaque jour devant les yeux les aimables séductions du beau et du bien. Combien, pauvre Béotien que je suis, je serais sensible à l'ambiance affinée, au charme douillet de vos palais. Mais si bien que vous soyez, je vous souhaiterais mieux encore. Aujourd'hui que, sous la dure emprise de la nécessité, on prêche le retour à la terre, on préconise une culture du sol toujours plus étendue, toujours plus intensive, que voyons-nous dans les campagnes ? En été, lorsque le paysan sue toute l'eau de son sang sous l'ardeur du soleil, l'instituteur ne trouve communément d'autre emploi de ses loisirs que de profiter de l'ombre amollissante qui s'épand dans les vergers, le long des haies, dans les sous-bois. Combien son rôle grandirait s'il prenait lui-même sa place dans la rude armée des travailleurs de la terre. Instituteur et paysan, quels beaux titres de noblesse. Si j'avais eu un petit mot à dire dans les Conseils de la république, voici ce que j'aurais préconisé. Au lieu d'embellir ou de déparer nos villages de bâtiments scolaires de style citadin, j'aurais fait bâtir des maisons d'école vraiment rurales. A côté des salles et des appartements seraient venues s'élever des dépendances utiles : grange, écurie, remise. L'instituteur aurait pu garder une vache et son veau, engraisser un cochon, élever des poules et des lapins. N'est-il pas singulier qu'il doive acheter son lait, ses œufs, sa viande et son pain, alors que l'antique mère Cybèle, toujours féconde et généreuse, lui tend de toutes parts ses dons. Quel précieux appoint pour suppléer à l'insuffisance de son traitement. L'argent se fait rare en temps de guerre et *ran ne ché dè dzemottáo, i fô dzevattáo*. L'instituteur, armé de la fourche, de la houe, de la faux, du seau à traire ne perdrait rien de sa considération. Bien au contraire, il ne tarderait pas à devenir populaire, car le paysan donne volontiers son estime à quiconque adopte ses travaux et sa façon de vivre. Par contre, l'oisiveté, les manières trop polies l'éloignent. Simplicité et bonhomie, voilà son affaire. Je me souviendrai toujours de la mésaventure survenue à un de mes amis, il y a quelque vingt ans. Ce dernier, récemment installé dans une commune qui lui avait confié l'éducation de sa jeunesse, se plaisait à faire étalage d'une politesse un peu recherchée. Rencontrant le syndic, qui allait faucher sa luzerne, il le gratifia d'un onctueux « bonjour Monsieur le Syndic ». Celui-ci, peu sensible aux belles manières de son administré, lui répondit par le petit compliment que voici : *Din moncheu keman mê et din fou keman tê n'in d'a plyinnè lè tzèrârè*.

Les idées que j'avance susciteront sans doute quelque

contradiction. Eh bien soit. J'aime cela. La discussion est bonne, car elle oblige chaque opinion à se surveiller, à se préciser ; au contraire, la séparation ou l'indifférence sont mauvaises, car chacun alors s'enfonce dans son sentiment, sans égard pour la part de vérité que peut renfermer l'avis des autres. Je ne suis pas de ces pédagogues agités ou bourdonnants qui prétendent tout définir et tout régir sans appel. J'entends donc quelqu'un me dire : « Il n'est pas bon que l'instituteur s'occupe d'agriculture ; il se doit tout entier à son école. » A cela, j'oppose deux réponses : la première péremptoire, la seconde discutable, mais aussi sensée que possible. Premièrement, si l'on veut interdire à l'instituteur de distraire de l'école une parcelle de son activité, qu'on le rétribue en conséquence. Soyons modeste : qu'on double son traitement. Ensuite, l'obliger à ne jamais sortir des ornières de la pédagogie, serait le condamner à devenir *marteau* au bout de peu de temps. L'arc toujours tendu perd son ressort. Il faut un esprit reposé pour faire l'école. Or, rien ne repose de la sottise et de la méchanceté des humains comme la société des bêtes. Des sages l'ont reconnu et proclamé. Une fois l'école terminée et le journal en règle, comme aussi pendant les vacances et les congés, le meilleur adjuvant contre les fatigues cérébrales et nerveuses serait d'aller écrire, avec la bêche et la charrue, des poèmes impérissables.

Si l'école des temps modernes avait existé à l'époque de Virgile, et de la façon dont je la conçois, l'auteur des *Bucoliques* lui aurait certainement consacré quelques vers immortels. Aujourd'hui, bien que la poésie soit moins prisée qu'une simple carte de pain, quel délicieux poème pourrait inspirer l'association de ces deux idées : l'école et la charrue. Voilà de quoi tenter la plume du sympathique poète d'Arconciel, dont le joli talent a souvent su nous charmer. Personnellement, le rêve de devenir instituteur-paysan m'a souvent bercé. J'ai toujours aimé la terre et ce sera le grand regret de ma vie d'être venu échouer dans une ville. Transplanté dans un milieu où je n'ai point de racines, j'y ai rencontré moins de joies que de peines. Mais viennent les vacances qui me ramènent au sein de nos riches campagnes : je respire de nouveau, je commence à renaître ; je subis l'influence de la terre natale, le silence des champs descend dans mon cœur. La nature est bonne. Vainement avons-nous porté loin d'elle nos désirs et nos ambitions ; mère indulgente, nous n'avons qu'à lui revenir, pour qu'elle nous ouvre aussitôt son sein. Ce que je sais du monde et de ses passions me suffit. Les attraits de la ville ne sont qu'un fuyant mirage. Que pèsent-ils à côté du plaisir que l'on doit éprouver de voir refleurir son verger

et ses prairies, d'entendre germer son blé et bourdonner ses abeilles, de rentrer ses moissons et d'élever du beau bétail. Et lorsque, le soir, le soleil projette sur la campagne l'éclat de ses derniers rayons, qu'un panache de fumée se tord sur le vieux toit bruni, quelle douce fierté de pouvoir se dire : tout cela est à moi ; mon royaume est petit, mais la paix y règne et le bonheur y fait des visites prolongées. X. Y.

(A suivre.)

NOTRE ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE

et les moyens d'assurer le succès de la méthode

(Suite)

III. Projet de solution de la question épineuse qui nous occupe.

Nous commencerons ce rapide exposé par une profession de foi pédagogique. J'ose espérer que nous admettrons tous les principes suivants qui sont à la base des conclusions proposées :

Nous voulons que notre enseignement de la grammaire, comme d'ailleurs celui de toutes les branches du programme, soit donné selon la méthode analytico-synthétique, procède par conséquent par analyse ou décomposition d'abord, par synthèse ou reconstitution ensuite. Appliquons à un exemple pratique cette règle fondamentale. S'agit-il d'enseigner la règle de l'accord de l'adjectif qualificatif ? Le maître prend comme point de départ des exemples concrets bien adaptés, il dirige l'examen de ces exemples, il en fait tirer une conclusion, une règle générale. Cette dernière surgit logiquement d'elle-même dans l'esprit de l'enfant après diverses observations particulières : elle est le fruit de l'analyse. Mais ce n'est là que le premier stade du travail intellectuel : pour que les connaissances prennent corps, deviennent solides et durables, il faut les faire entrer dans le domaine de la pratique. Pour cela, il faut que l'enfant, guidé d'abord par son maître, livré à lui-même ensuite, s'en aille dans le champ de l'expérience (ce sont les morceaux du livre, les textes connus de l'enfant, ses propres écrits), et, éclairé par le flambeau de la connaissance acquise qu'est la règle tirée par induction, il se dirige lui-même, en découvrant dans les textes mis sous ses yeux ou trouvés par sa propre initiative les cas particuliers appliquant la règle générale. Ce second procédé est la synthèse ou méthode déductive. Toute la méthode est là en théorie. C'est cette méthode que nous voulons conserver à tout prix.